

l'autre monde : voilà la gloire du danseur de corde.

Il était tout naturel que cet art, où la grâce et l'adresse tiennent une si grande place, fut honoré des Grecs, passés maîtres et arbitres du beau. Les Français de la première race, encore à demi barbares, ne pouvaient manquer non plus de prendre plaisir à cette danse pleine de périls et de dangers, et à cette époque, on voit des danses de corde établies dans les foires et les grands marchés populaires; mais c'était toujours la danse mimée, une sorte de pantomime expressive que représentaient les danseurs.

Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

« Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

« Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

« Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

« Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

« Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

« Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

« Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

« Ce ne fut guère que sous Louis IX qu'on vit paraître les sauts de corde excentriques. Aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, en 1237, « un cavalier traversa la salle montée sur un cheval qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la tête des convives. » (Nous n'avons pas poussé l'acrobatie contemporaine aussi loin, et les exercices de Blondin ne sont que des jeux d'enfant auprès de cette équilibre dans l'air.)

d'or de la danse de corde; M^{me} Saqui et ses nombreux élèves ont exécuté des tours de force bien faits pour exciter l'admiration de leurs contemporains. Le fameux Furioso fut un des gloires de cette époque. Jaloux de justifier son nom, il se démenait sur la corde comme un furieux, tourbillonnait avec une rapidité incroyable, et sauta et par-dessus sa tête, et par-dessous, et se débattait dans son art par les frètes Ravel, qui le surpassèrent en adresse et en intrépidité. Sous l'Empire, M^{lle} Rose se maintenait immobile pendant plusieurs minutes sur la corde rouge, tête au bas et les pieds en l'air; elle p^résentait vingt autres minutes sur elle-même, avec les pointes de dix épées posées dans ses narines ou sur sa gorge. Puis survint M^{lle} Malaga, une sylphide de la corde, qui dansait avec un charme, une grâce toute juvénile. Cette aimable personne avait inventé un prologue à la danse qui faisait grand plaisir au public: elle se faisait servir à dîner sur la corde, d'où elle se relevait ensuite gracieusement pour commencer ses exercices. M^{lle} Malaga exécuta en 1814, devant les souverains alliés, à Versailles, une ascension à deux cents pieds au-dessus de la pièce d'eau des Suisses, en compagnie d'un confrère. L'homme perdit l'équilibre et se tua, et peu s'en fallut qu'il ne fût tué. Dans le premier cas, il eut heureusement elle eut la présence d'esprit de se retenir à la corde. Aujourd'hui, nous n'avons plus que Blondin exécutant des prouesses d'acrobatie sur une corde tendue au-dessus des caennaises de Niagara.

La danse de corde a eu à Paris deux théâtres spéciaux sur le boulevard du Temple: le théâtre des Acrobates et celui des Funambules. En ayant été dépossédée en 1862, elle s'est réfugiée dans les fêtes champêtres, dans les jardins publics, à l'Hippodrome; mais elle n'a pas été pour ainsi dire éteinte; car il y a loin de la périlleuse adresse dont fait preuve un homme qui traverse l'espace sur une corde tendue à une grande hauteur, aux exercices de voltige exécutés avec agilité, grâce et souplesse, dans les danses. Dans le premier cas, il ne faut que de l'audace et du sang-froid; dans le second, il faut du talent. Donc, la véritable danse de corde n'a rien à voir avec les ascensions plus ou moins hardies de pensionnaires de M. Armand, et le jour où elle a cherché le succès dans l'extravagance et la difficulté, elle a perdu tout ce qui lui méritait son titre d'art.

— VII. DANSE MACABRE OU DANSE DES MORTS. On appelle ainsi un lugubre mimodrame du moyen âge, originaire d'Allemagne, où toutes les conditions humaines, depuis le pape, l'empereur et la grande dame jusqu'au dernier mendiant, entraînent tour à tour, bon gré mal gré, dans une danse dont le mort était le coryphée. Pour la première fois, la Mort, personnifiée sous la forme hideuse du squelette humain, était, avec un cynisme railleur, le maître suprême qui eût dit restait maître de la terre, suivant l'expression d'un historien-poète (M. Michelet). L'antiquité, qui volait de fleurs toutes les misères de la condition humaine, et qui déguisait le fantôme de la Mort sous des allures noires et un robe écarlate étoilée, l'antiquité eût repoussé cette sinistre allégorie comme une affreuse dérision de la personne humaine. Le christianisme, conséquent avec ses principes d'humilité et avec l'anathème qu'il avait lancé contre la chair déçue, affectionna les images de la décomposition du corps et de la dégradation de la vie terrestre, mais en vue du contraste avec une vie supérieure et impérissable. Ce qui fait l'étrangeté et l'horreur de la danse macabre, c'est la suppression de ce contraste que l'image et l'idée de la destruction matérielle; la moralité, c'est l'égalité de tous les hommes, non devant Dieu, mais devant le ver du sépulchre. Il fallait, pour se plaire à un tel spectacle, être réduit, comme les misérables populations du xv^e siècle à s'approprier la triste épigraphe de la danse macabre: Rien de mieux que la mort; rien de pis que la vie.

Ce fut aux jours les plus malheureux de la France, pendant les guerres de l'occupation anglaise, compliquées de la lutte sanglante des Armagnacs et des Bourguignons, sous le règne de Charles VI, que les Français se donnèrent pour la première fois ce lugubre divertissement, durant six à sept mois (d'oct 1424 au carême de 1425), au milieu des charniers du cimetière des Innocents. L'herbe poussait dans les rues, disaient les historiens du temps; les hôtes entraînaient la nuit dans la rue par les rues; les imaginations frappées voyaient déjà dans Paris une nouvelle Babylone dont les débris deviendraient bientôt le repaire des bêtes de proie.

La danse macabre fut au genre des drames allégoriques appelés *moralités*, ce qui était le *Mystère de la Passion* aux drames religieux; la peinture, la gravure, la sculpture reproduisaient partout les interminables sarabandes. Cette conception, dont la fortune fut grande surtout au xv^e et au xiv^e siècle, caractérisée de la façon la plus exacte l'idée qu'on se faisait de la mort au moyen âge. Ce n'est pas toutefois le moyen âge qui eut le premier la pensée de faire danser les morts. Tibulle parle des chœurs des ombres:

Sed me, quod facili tenero sen temper amori, Ipsa Venus campos ducit in Elyseos; Hic choros cantantque vident.

On danse aussi dans les enfers virgiliens. Les bienheureux, d'après le récit du poète, y chantent et y dansent: ... *Pedibus plaudunt choreas et carmina dicunt.*

Mais quel contraste dans cette analogie même! Ici, des chœurs conduits par Vénus elle-même au son des instruments harmonieux; là, une ronde où des squelettes hideux tourbillonnent pendant qu'un nègre souffle dans son ramage corne. La profondeur de la rance entre le génie du polythéisme antique, calme et riant, satisfait de l'homme et de la destinée, et le génie du christianisme, si terrible et menaçant, contempteur de la vie et timoré devant la mort, cette opposition complète des deux religions peut seule expliquer l'opposition qui éclate dans la façon dont l'antiquité et le moyen âge envisageaient ce grand phénomène de la mort. Les emblèmes différents comme les conceptions. Pour les anciens, la mort est un beau génie qui, les deux bras croisés sur sa belle tête languissamment penchée, repose dans les splendeurs de sa molle virilité. Aux yeux des hommes du xiv^e siècle, la mort est un squelette effroyable, hideusement et féroce drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions. Elle est horrible et elle est grotesque; elle tue et elle sourit; c'est la reine capricieuse du monde. Telle, le christianisme l'avait posée comme sentinelle sur la limite de son univers terrestre. Ce squelette, effroi et but de la vie, qui troublait la chair et les entrailles des fidèles, le doigt du prêtre ne cessait de désigner aux yeux. La mort, sœur et alliée de l'Église catholique et romaine, promène son triomphe à travers le moyen âge. Elle est ses danses implacables, elle, quelles elle conviait la terre, les danses macabres. Etudions-les. Et d'abord pourquoi ce mot macabre? D'où vient-il? Il a, dans tous les cas, subi de profondes modifications. Nous le voyons, au moyen âge, prendre toutes les formes suivantes: marâtre, marcadé, machabé, macabre et enfin macabre. Dans son radical immuable quelques philologues ont cru retrouver le mot arabe *magbarah*, cimetière. Mais, d'après les étymologies de M. Littré, admissible. La danse macabre ne saurait avoir une origine orientale.

Les vers suivants, tirés au-dessous de la figure d'un squelette, nous présentent la curieuse variante de danse des Machabées

O créature raisonnable Qui désire le firmament, Vois ton portrait vestéble, Afin de mourir saintement. C'est la danse des machabées Ou chacun à danser apprend, Car les Parques, ces obstinées, N'épargnent ni petits ni grands Dans ce miroir chacun peut lire Qu'il lui convient lui danser; Sage est celui qui s'y mire. Quand la mort le viendra presser Le plus grand s'en va commencer Car il n'est nul dans le cimetière. Oh! qui est fâcheux d'y penser!

Ces vers, soit dit en passant, expriment tant bien que mal toute la philosophie de cette danse des machabées. Le savant Langlois suppose que cette expression aurait pris naissance lors de la translation des restes des Machabées envoyés d'Italie à Cologne, en 1271. Certains archéologues ont traité ce mot macabre une étymologie au moins raisonnable: ils le font venir du mot *macharia*, terme de basse latinité, équivalent de *paries*, muraille. C'était, en effet, sur les murs des églises que se déroulaient le plus souvent les danses des morts. Enfin, on a pensé que ce mot macabre était un nom propre, et désignant un des premiers auteurs, peintre ou sculpteur, de ces sortes de représentations. Par malheur, un seul *Macabre* est authentiquement connu comme ayant existé, et ce personnage, assez obscur d'ailleurs, était un poète, un trouvère et n'a absolument rien de commun avec les danses qui portent son nom. — Nous avons dit, et c'est notre définition même de ces danses macabres, qu'elles étaient la représentation peinte, sculptée ou gravée, d'une ronde mortuaire; la première question qui se présente naturellement à notre esprit est celle-ci: ces sortes de danses, avant d'être peintes par des artistes sur des panneaux et des murailles, ont-elles été exécutées par des êtres vivants? ou-elles ont dansées réellement de la même façon que les mystères étaient joués par des acteurs? A cette question nous répondrons par une note du *Dictionnaire*, que nous déplaçons ici, et qui est la danse macabre au charnier des Innocents, et fut commencée environ au mois d'août et achevée au carême suivant. « Tel est le texte. Lire aux commentateurs d'y voir une danse réelle ou une figure. Les critiques qui tiennent pour cette dernière font observer qu'une danse exécutée par des personnages vivants, si compliquée qu'elle eût pu être, n'aurait pu durer l'espace de six mois entiers. Cette remarque, très-plausible en apparence, cesse d'être aussi concluante quand on songe que certains mystères, qui se composaient d'un nombre considérable de scènes dont la représentation n'avait lieu que les dimanches et les fêtes, exigeaient un espace de temps au moins égal, pour être entendus en entier. Il est naturel de croire aussi que les

acteurs de la danse du charnier, dans le cas où il y en aurait eu, ne se seraient pas bornés à une seule représentation et que la cérémonie a pu, très-vraisemblablement, être répétée à intervalles réguliers pendant six mois consécutifs.

Michelet, cet historien dont le sens intuitif est si sûr et si exquis, voit dans la danse du charnier une cérémonie réelle. Quelques lignes, d'ailleurs, d'un historien moderne vont nous donner de nouveaux renseignements sur l'exécution des danses des morts par des personnages vivants. Villeneuve Bergemont, dans son *Histoire de René d'Anjou*, cite « cette fameuse procession qu'on vit défilier dans les rues de Paris sous le nom de danse macabre ou infernale, épouvantablement divertissant au préjudice d'un squelette ceint du diadème royal et assis sur un trône resplendissant de pierreries. Ce spectacle repoussant, mélange odieux de deuil et de joie, inconnu jusqu'alors (il s'agit du moment de l'occupation anglaise) et qui ne s'est jamais renouvelé, n'eût guère pour témoins que des soldats étrangers et quelques malheureux échappés du xiv^e siècle, la mort est un squelette effroyable, hideusement et féroce drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions. Elle est horrible et elle est grotesque; elle tue et elle sourit; c'est la reine capricieuse du monde. Telle, le christianisme l'avait posée comme sentinelle sur la limite de son univers terrestre. Ce squelette, effroi et but de la vie, qui troublait la chair et les entrailles des fidèles, le doigt du prêtre ne cessait de désigner aux yeux. La mort, sœur et alliée de l'Église catholique et romaine, promène son triomphe à travers le moyen âge. Elle est ses danses implacables, elle, quelles elle conviait la terre, les danses macabres. Etudions-les. Et d'abord pourquoi ce mot macabre? D'où vient-il? Il a, dans tous les cas, subi de profondes modifications. Nous le voyons, au moyen âge, prendre toutes les formes suivantes: marâtre, marcadé, machabé, macabre et enfin macabre. Dans son radical immuable quelques philologues ont cru retrouver le mot arabe *magbarah*, cimetière. Mais, d'après les étymologies de M. Littré, admissible. La danse macabre ne saurait avoir une origine orientale.

Les vers suivants, tirés au-dessous de la figure d'un squelette, nous présentent la curieuse variante de danse des Machabées

O créature raisonnable Qui désire le firmament, Vois ton portrait vestéble, Afin de mourir saintement. C'est la danse des machabées Ou chacun à danser apprend, Car les Parques, ces obstinées, N'épargnent ni petits ni grands Dans ce miroir chacun peut lire Qu'il lui convient lui danser; Sage est celui qui s'y mire. Quand la mort le viendra presser Le plus grand s'en va commencer Car il n'est nul dans le cimetière. Oh! qui est fâcheux d'y penser!

Ces vers, soit dit en passant, expriment tant bien que mal toute la philosophie de cette danse des machabées. Le savant Langlois suppose que cette expression aurait pris naissance lors de la translation des restes des Machabées envoyés d'Italie à Cologne, en 1271. Certains archéologues ont traité ce mot macabre une étymologie au moins raisonnable: ils le font venir du mot *macharia*, terme de basse latinité, équivalent de *paries*, muraille. C'était, en effet, sur les murs des églises que se déroulaient le plus souvent les danses des morts. Enfin, on a pensé que ce mot macabre était un nom propre, et désignant un des premiers auteurs, peintre ou sculpteur, de ces sortes de représentations. Par malheur, un seul *Macabre* est authentiquement connu comme ayant existé, et ce personnage, assez obscur d'ailleurs, était un poète, un trouvère et n'a absolument rien de commun avec les danses qui portent son nom.

— Nous avons dit, et c'est notre définition même de ces danses macabres, qu'elles étaient la représentation peinte, sculptée ou gravée, d'une ronde mortuaire; la première question qui se présente naturellement à notre esprit est celle-ci: ces sortes de danses, avant d'être peintes par des artistes sur des panneaux et des murailles, ont-elles été exécutées par des êtres vivants? ou-elles ont dansées réellement de la même façon que les mystères étaient joués par des acteurs? A cette question nous répondrons par une note du *Dictionnaire*, que nous déplaçons ici, et qui est la danse macabre au charnier des Innocents, et fut commencée environ au mois d'août et achevée au carême suivant. « Tel est le texte. Lire aux commentateurs d'y voir une danse réelle ou une figure. Les critiques qui tiennent pour cette dernière font observer qu'une danse exécutée par des personnages vivants, si compliquée qu'elle eût pu être, n'aurait pu durer l'espace de six mois entiers. Cette remarque, très-plausible en apparence, cesse d'être aussi concluante quand on songe que certains mystères, qui se composaient d'un nombre considérable de scènes dont la représentation n'avait lieu que les dimanches et les fêtes, exigeaient un espace de temps au moins égal, pour être entendus en entier. Il est naturel de croire aussi que les

acteurs de la danse du charnier, dans le cas où il y en aurait eu, ne se seraient pas bornés à une seule représentation et que la cérémonie a pu, très-vraisemblablement, être répétée à intervalles réguliers pendant six mois consécutifs.

Michelet, cet historien dont le sens intuitif est si sûr et si exquis, voit dans la danse du charnier une cérémonie réelle. Quelques lignes, d'ailleurs, d'un historien moderne vont nous donner de nouveaux renseignements sur l'exécution des danses des morts par des personnages vivants. Villeneuve Bergemont, dans son *Histoire de René d'Anjou*, cite « cette fameuse procession qu'on vit défilier dans les rues de Paris sous le nom de danse macabre ou infernale, épouvantablement divertissant au préjudice d'un squelette ceint du diadème royal et assis sur un trône resplendissant de pierreries. Ce spectacle repoussant, mélange odieux de deuil et de joie, inconnu jusqu'alors (il s'agit du moment de l'occupation anglaise) et qui ne s'est jamais renouvelé, n'eût guère pour témoins que des soldats étrangers et quelques malheureux échappés du xiv^e siècle, la mort est un squelette effroyable, hideusement et féroce drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions. Elle est horrible et elle est grotesque; elle tue et elle sourit; c'est la reine capricieuse du monde. Telle, le christianisme l'avait posée comme sentinelle sur la limite de son univers terrestre. Ce squelette, effroi et but de la vie, qui troublait la chair et les entrailles des fidèles, le doigt du prêtre ne cessait de désigner aux yeux. La mort, sœur et alliée de l'Église catholique et romaine, promène son triomphe à travers le moyen âge. Elle est ses danses implacables, elle, quelles elle conviait la terre, les danses macabres. Etudions-les. Et d'abord pourquoi ce mot macabre? D'où vient-il? Il a, dans tous les cas, subi de profondes modifications. Nous le voyons, au moyen âge, prendre toutes les formes suivantes: marâtre, marcadé, machabé, macabre et enfin macabre. Dans son radical immuable quelques philologues ont cru retrouver le mot arabe *magbarah*, cimetière. Mais, d'après les étymologies de M. Littré, admissible. La danse macabre ne saurait avoir une origine orientale.

Les vers suivants, tirés au-dessous de la figure d'un squelette, nous présentent la curieuse variante de danse des Machabées

acteurs de la danse du charnier, dans le cas où il y en aurait eu, ne se seraient pas bornés à une seule représentation et que la cérémonie a pu, très-vraisemblablement, être répétée à intervalles réguliers pendant six mois consécutifs.

Michelet, cet historien dont le sens intuitif est si sûr et si exquis, voit dans la danse du charnier une cérémonie réelle. Quelques lignes, d'ailleurs, d'un historien moderne vont nous donner de nouveaux renseignements sur l'exécution des danses des morts par des personnages vivants. Villeneuve Bergemont, dans son *Histoire de René d'Anjou*, cite « cette fameuse procession qu'on vit défilier dans les rues de Paris sous le nom de danse macabre ou infernale, épouvantablement divertissant au préjudice d'un squelette ceint du diadème royal et assis sur un trône resplendissant de pierreries. Ce spectacle repoussant, mélange odieux de deuil et de joie, inconnu jusqu'alors (il s'agit du moment de l'occupation anglaise) et qui ne s'est jamais renouvelé, n'eût guère pour témoins que des soldats étrangers et quelques malheureux échappés du xiv^e siècle, la mort est un squelette effroyable, hideusement et féroce drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions. Elle est horrible et elle est grotesque; elle tue et elle sourit; c'est la reine capricieuse du monde. Telle, le christianisme l'avait posée comme sentinelle sur la limite de son univers terrestre. Ce squelette, effroi et but de la vie, qui troublait la chair et les entrailles des fidèles, le doigt du prêtre ne cessait de désigner aux yeux. La mort, sœur et alliée de l'Église catholique et romaine, promène son triomphe à travers le moyen âge. Elle est ses danses implacables, elle, quelles elle conviait la terre, les danses macabres. Etudions-les. Et d'abord pourquoi ce mot macabre? D'où vient-il? Il a, dans tous les cas, subi de profondes modifications. Nous le voyons, au moyen âge, prendre toutes les formes suivantes: marâtre, marcadé, machabé, macabre et enfin macabre. Dans son radical immuable quelques philologues ont cru retrouver le mot arabe *magbarah*, cimetière. Mais, d'après les étymologies de M. Littré, admissible. La danse macabre ne saurait avoir une origine orientale.

Les vers suivants, tirés au-dessous de la figure d'un squelette, nous présentent la curieuse variante de danse des Machabées

O créature raisonnable Qui désire le firmament, Vois ton portrait vestéble, Afin de mourir saintement. C'est la danse des machabées Ou chacun à danser apprend, Car les Parques, ces obstinées, N'épargnent ni petits ni grands Dans ce miroir chacun peut lire Qu'il lui convient lui danser; Sage est celui qui s'y mire. Quand la mort le viendra presser Le plus grand s'en va commencer Car il n'est nul dans le cimetière. Oh! qui est fâcheux d'y penser!

Ces vers, soit dit en passant, expriment tant bien que mal toute la philosophie de cette danse des machabées. Le savant Langlois suppose que cette expression aurait pris naissance lors de la translation des restes des Machabées envoyés d'Italie à Cologne, en 1271. Certains archéologues ont traité ce mot macabre une étymologie au moins raisonnable: ils le font venir du mot *macharia*, terme de basse latinité, équivalent de *paries*, muraille. C'était, en effet, sur les murs des églises que se déroulaient le plus souvent les danses des morts. Enfin, on a pensé que ce mot macabre était un nom propre, et désignant un des premiers auteurs, peintre ou sculpteur, de ces sortes de représentations. Par malheur, un seul *Macabre* est authentiquement connu comme ayant existé, et ce personnage, assez obscur d'ailleurs, était un poète, un trouvère et n'a absolument rien de commun avec les danses qui portent son nom.

— Nous avons dit, et c'est notre définition même de ces danses macabres, qu'elles étaient la représentation peinte, sculptée ou gravée, d'une ronde mortuaire; la première question qui se présente naturellement à notre esprit est celle-ci: ces sortes de danses, avant d'être peintes par des artistes sur des panneaux et des murailles, ont-elles été exécutées par des êtres vivants? ou-elles ont dansées réellement de la même façon que les mystères étaient joués par des acteurs? A cette question nous répondrons par une note du *Dictionnaire*, que nous déplaçons ici, et qui est la danse macabre au charnier des Innocents, et fut commencée environ au mois d'août et achevée au carême suivant. « Tel est le texte. Lire aux commentateurs d'y voir une danse réelle ou une figure. Les critiques qui tiennent pour cette dernière font observer qu'une danse exécutée par des personnages vivants, si compliquée qu'elle eût pu être, n'aurait pu durer l'espace de six mois entiers. Cette remarque, très-plausible en apparence, cesse d'être aussi concluante quand on songe que certains mystères, qui se composaient d'un nombre considérable de scènes dont la représentation n'avait lieu que les dimanches et les fêtes, exigeaient un espace de temps au moins égal, pour être entendus en entier. Il est naturel de croire aussi que les

acteurs de la danse du charnier, dans le cas où il y en aurait eu, ne se seraient pas bornés à une seule représentation et que la cérémonie a pu, très-vraisemblablement, être répétée à intervalles réguliers pendant six mois consécutifs.

Michelet, cet historien dont le sens intuitif est si sûr et si exquis, voit dans la danse du charnier une cérémonie réelle. Quelques lignes, d'ailleurs, d'un historien moderne vont nous donner de nouveaux renseignements sur l'exécution des danses des morts par des personnages vivants. Villeneuve Bergemont, dans son *Histoire de René d'Anjou*, cite « cette fameuse procession qu'on vit défilier dans les rues de Paris sous le nom de danse macabre ou infernale, épouvantablement divertissant au préjudice d'un squelette ceint du diadème royal et assis sur un trône resplendissant de pierreries. Ce spectacle repoussant, mélange odieux de deuil et de joie, inconnu jusqu'alors (il s'agit du moment de l'occupation anglaise) et qui ne s'est jamais renouvelé, n'eût guère pour témoins que des soldats étrangers et quelques malheureux échappés du xiv^e siècle, la mort est un squelette effroyable, hideusement et féroce drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions. Elle est horrible et elle est grotesque; elle tue et elle sourit; c'est la reine capricieuse du monde. Telle, le christianisme l'avait posée comme sentinelle sur la limite de son univers terrestre. Ce squelette, effroi et but de la vie, qui troublait la chair et les entrailles des fidèles, le doigt du prêtre ne cessait de désigner aux yeux. La mort, sœur et alliée de l'Église catholique et romaine, promène son triomphe à travers le moyen âge. Elle est ses danses implacables, elle, quelles elle conviait la terre, les danses macabres. Etudions-les. Et d'abord pourquoi ce mot macabre? D'où vient-il? Il a, dans tous les cas, subi de profondes modifications. Nous le voyons, au moyen âge, prendre toutes les formes suivantes: marâtre, marcadé, machabé, macabre et enfin macabre. Dans son radical immuable quelques philologues ont cru retrouver le mot arabe *magbarah*, cimetière. Mais, d'après les étymologies de M. Littré, admissible. La danse macabre ne saurait avoir une origine orientale.

Les vers suivants, tirés au-dessous de la figure d'un squelette, nous présentent la curieuse variante de danse des Machabées

acteurs de la danse du charnier, dans le cas où il y en aurait eu, ne se seraient pas bornés à une seule représentation et que la cérémonie a pu, très-vraisemblablement, être répétée à intervalles réguliers pendant six mois consécutifs.

Michelet, cet historien dont le sens intuitif est si sûr et si exquis, voit dans la danse du charnier une cérémonie réelle. Quelques lignes, d'ailleurs, d'un historien moderne vont nous donner de nouveaux renseignements sur l'exécution des danses des morts par des personnages vivants. Villeneuve Bergemont, dans son *Histoire de René d'Anjou*, cite « cette fameuse procession qu'on vit défilier dans les rues de Paris sous le nom de danse macabre ou infernale, épouvantablement divertissant au préjudice d'un squelette ceint du diadème royal et assis sur un trône resplendissant de pierreries. Ce spectacle repoussant, mélange odieux de deuil et de joie, inconnu jusqu'alors (il s'agit du moment de l'occupation anglaise) et qui ne s'est jamais renouvelé, n'eût guère pour témoins que des soldats étrangers et quelques malheureux échappés du xiv^e siècle, la mort est un squelette effroyable, hideusement et féroce drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions. Elle est horrible et elle est grotesque; elle tue et elle sourit; c'est la reine capricieuse du monde. Telle, le christianisme l'avait posée comme sentinelle sur la limite de son univers terrestre. Ce squelette, effroi et but de la vie, qui troublait la chair et les entrailles des fidèles, le doigt du prêtre ne cessait de désigner aux yeux. La mort, sœur et alliée de l'Église catholique et romaine, promène son triomphe à travers le moyen âge. Elle est ses danses implacables, elle, quelles elle conviait la terre, les danses macabres. Etudions-les. Et d'abord pourquoi ce mot macabre? D'où vient-il? Il a, dans tous les cas, subi de profondes modifications. Nous le voyons, au moyen âge, prendre toutes les formes suivantes: marâtre, marcadé, machabé, macabre et enfin macabre. Dans son radical immuable quelques philologues ont cru retrouver le mot arabe *magbarah*, cimetière. Mais, d'après les étymologies de M. Littré, admissible. La danse macabre ne saurait avoir une origine orientale.

Les vers suivants, tirés au-dessous de la figure d'un squelette, nous présentent la curieuse variante de danse des Machabées

O créature raisonnable Qui désire le firmament, Vois ton portrait vestéble, Afin de mourir saintement. C'est la danse des machabées Ou chacun à danser apprend, Car les Parques, ces obstinées, N'épargnent ni petits ni grands Dans ce miroir chacun peut lire Qu'il lui convient lui danser; Sage est celui qui s'y mire. Quand la mort le viendra presser Le plus grand s'en va commencer Car il n'est nul dans le cimetière. Oh! qui est fâcheux d'y penser!

Ces vers, soit dit en passant, expriment tant bien que mal toute la philosophie de cette danse des machabées. Le savant Langlois suppose que cette expression aurait pris naissance lors de la translation des restes des Machabées envoyés d'Italie à Cologne, en 1271. Certains archéologues ont traité ce mot macabre une étymologie au moins raisonnable: ils le font venir du mot *macharia*, terme de basse latinité, équivalent de *paries*, muraille. C'était, en effet, sur les murs des églises que se déroulaient le plus souvent les danses des morts. Enfin, on a pensé que ce mot macabre était un nom propre, et désignant un des premiers auteurs, peintre ou sculpteur, de ces sortes de représentations. Par malheur, un seul *Macabre* est authentiquement connu comme ayant existé, et ce personnage, assez obscur d'ailleurs, était un poète, un trouvère et n'a absolument rien de commun avec les danses qui portent son nom.

— Nous avons dit, et c'est notre définition même de ces danses macabres, qu'elles étaient la représentation peinte, sculptée ou gravée, d'une ronde mortuaire; la première question qui se présente naturellement à notre esprit est celle-ci: ces sortes de danses, avant d'être peintes par des artistes sur des panneaux et des murailles, ont-elles été exécutées par des êtres vivants? ou-elles ont dansées réellement de la même façon que les mystères étaient joués par des acteurs? A cette question nous répondrons par une note du *Dictionnaire*, que nous déplaçons ici, et qui est la danse macabre au charnier des Innocents, et fut commencée environ au mois d'août et achevée au carême suivant. « Tel est le texte. Lire aux commentateurs d'y voir une danse réelle ou une figure. Les critiques qui tiennent pour cette dernière font observer qu'une danse exécutée par des personnages vivants, si compliquée qu'elle eût pu être, n'aurait pu durer l'espace de six mois entiers. Cette remarque, très-plausible en apparence, cesse d'être aussi concluante quand on songe que certains mystères, qui se composaient d'un nombre considérable de scènes dont la représentation n'avait lieu que les dimanches et les fêtes, exigeaient un espace de temps au moins égal, pour être entendus en entier. Il est naturel de croire aussi que les

acteurs de la danse du charnier, dans le cas où il y en aurait eu, ne se seraient pas bornés à une seule représentation et que la cérémonie a pu, très-vraisemblablement, être répétée à intervalles réguliers pendant six mois consécutifs.

Michelet, cet historien dont le sens intuitif est si sûr et si exquis, voit dans la danse du charnier une cérémonie réelle. Quelques lignes, d'ailleurs, d'un historien moderne vont nous donner de nouveaux renseignements sur l'exécution des danses des morts par des personnages vivants. Villeneuve Bergemont, dans son *Histoire de René d'Anjou*, cite « cette fameuse procession qu'on vit défilier dans les rues de Paris sous le nom de danse macabre ou infernale, épouvantablement divertissant au préjudice d'un squelette ceint du diadème royal et assis sur un trône resplendissant de pierreries. Ce spectacle repoussant, mélange odieux de deuil et de joie, inconnu jusqu'alors (il s'agit du moment de l'occupation anglaise) et qui ne s'est jamais renouvelé, n'eût guère pour témoins que des soldats étrangers et quelques malheureux échappés du xiv^e siècle, la mort est un squelette effroyable, hideusement et féroce drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions. Elle est horrible et elle est grotesque; elle tue et elle sourit; c'est la reine capricieuse du monde. Telle, le christianisme l'avait posée comme sentinelle sur la limite de son univers terrestre. Ce squelette, effroi et but de la vie, qui troublait la chair et les entrailles des fidèles, le doigt du prêtre ne cessait de désigner aux yeux. La mort, sœur et alliée de l'Église catholique et romaine, promène son triomphe à travers le moyen âge. Elle est ses danses implacables, elle, quelles elle conviait la terre, les danses macabres. Etudions-les. Et d'abord pourquoi ce mot macabre? D'où vient-il? Il a, dans tous les cas, subi de profondes modifications. Nous le voyons, au moyen âge, prendre toutes les formes suivantes: marâtre, marcadé, machabé, macabre et enfin macabre. Dans son radical immuable quelques philologues ont cru retrouver le mot arabe *magbarah*, cimetière. Mais, d'après les étymologies de M. Littré, admissible. La danse macabre ne saurait avoir une origine orientale.

Les vers suivants, tirés au-dessous de la figure d'un squelette, nous présentent la curieuse variante de danse des Machabées

acteurs de la danse du charnier, dans le cas où il y en aurait eu, ne se seraient pas bornés à une seule représentation et que la cérémonie a pu, très-vraisemblablement, être répétée à intervalles réguliers pendant six mois consécutifs.

Michelet, cet historien dont le sens intuitif est si sûr et si exquis, voit dans la danse du charnier une cérémonie réelle. Quelques lignes, d'ailleurs, d'un historien moderne vont nous donner de nouveaux renseignements sur l'exécution des danses des morts par des personnages vivants. Villeneuve Bergemont, dans son *Histoire de René d'Anjou*, cite « cette fameuse procession qu'on vit défilier dans les rues de Paris sous le nom de danse macabre ou infernale, épouvantablement divertissant au préjudice d'un squelette ceint du diadème royal et assis sur un trône resplendissant de pierreries. Ce spectacle repoussant, mélange odieux de deuil et de joie, inconnu jusqu'alors (il s'agit du moment de l'occupation anglaise) et qui ne s'est jamais renouvelé, n'eût guère pour témoins que des soldats étrangers et quelques malheureux échappés du xiv^e siècle, la mort est un squelette effroyable, hideusement et féroce drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions. Elle est horrible et elle est grotesque; elle tue et elle sourit; c'est la reine capricieuse du monde. Telle, le christianisme l'avait posée comme sentinelle sur la limite de son univers terrestre. Ce squelette, effroi et but de la vie, qui troublait la chair et les entrailles des fidèles, le doigt du prêtre ne cessait de désigner aux yeux. La mort, sœur et alliée de l'Église catholique et romaine, promène son triomphe à travers le moyen âge. Elle est ses danses implacables, elle, quelles elle conviait la terre, les danses macabres. Etudions-les. Et d'abord pourquoi ce mot macabre? D'où vient-il? Il a, dans tous les cas, subi de profondes modifications. Nous le voyons, au moyen âge, prendre toutes les formes suivantes: marâtre, marcadé, machabé, macabre et enfin macabre. Dans son radical immuable quelques philologues ont cru retrouver le mot arabe *magbarah*, cimetière. Mais, d'après les étymologies de M. Littré, admissible. La danse macabre ne saurait avoir une origine orientale.

Les vers suivants, tirés au-dessous de la figure d'un squelette, nous présentent la cur

